

LE CANTIQUE DES PLAINES de NANCY HUSTON

Roman écrit par Nancy Huston en 1993 alors qu'elle a 40 ans.

Plus qu'une histoire il s'agit d'une saga familiale couvrant une grande partie du XX^{ème} siècle. Nancy Huston ne suit aucune chronologie. Les chapitres courts, sans titres, se succèdent passant d'une époque à l'autre, d'un personnage à l'autre, d'une ambiance à l'autre obligeant le lecteur à faire un certain effort pour rassembler les éléments du puzzle.

Je me propose, et vous propose de tout remettre à plat.

Au fil du récit les différents personnages vont apparaître.

L'histoire se passe en Alberta province du Sud-Ouest du Canada au climat continental particulièrement rude avec des étés très chauds et secs et des hivers d'un froid intense, précision tout à fait utile car on va le voir ici, le climat forme les hommes. C'est «le pays du grand ciel».

Histoire: Paula la narratrice n'assiste pas aux obsèques de son grand père Paddon mort très âgé en Alberta, province qu'il n'a jamais quittée. Petite fille elle en a été la chouchoute et a gardé pour lui «un amour gigantesque». Elle l'écoutait parler, jouer du piano puis elle en a été la confidente épisodique. Cela fait 20 ans qu'elle ne l'a pas revu mais elle garde le souvenir de la promesse faite un jour de réaliser son rêve, d'écrire la thèse qu'il n'a jamais menée à bien... d'écrire son cheminement à partir de ses souvenirs personnels et des notes contenues dans la grosse enveloppe que Karen sa grand-mère vient de lui faire parvenir.

Elle est d'abord presque soulagée de penser qu'il avait enfin «pris la route» qu'il échappait au monde étriqué, convenu, de sa famille et de la société. Puis, Paula se demande comment procéder pour restituer sa vie qu'elle compare à une partition, à la fugue inspirée à Scarlatti par la déambulation aléatoire de son chat sur le clavier. Une vie avec «beaucoup de bémols, de touches noires... beaucoup d'altérations... dans une tonalité irrévocablement mineure» «tu as traversé le clavier de ce siècle, Paddon en cherchant à regarder où tu mettais les pieds, et tu as échoué...». «À venir trop près de toi, dit Paula, je crains d'être infectée par ton désespoir». Mais elle ne va pas se dérober.

Le ton est donné, Laura décide de s'adresser directement à son Grand Père à la seconde personne du singulier (le mode vocatif, l'apostrophe, l'interpellation directe d'une personne). Elle est un peu effrayée «de tirer ton existence du vide comme un magicien» et souvent reviennent les formules «Je sais que j'invente... je peux te voir... ce que je vois... la vie que je m'efforce de t'inventer... je suis une funambule qui doit secréter, telle une araignée, la corde raide sur laquelle elle avance... ». Mais cela est nécessaire pour reconstituer le puzzle d'une si longue vie insérée dans une si longue histoire familiale qui l'a «formaté».

Le Père de Paddon John Sterling est arrivé d'Irlande avec son frère Jack en 1897 pour fuir la misère et occuper les terres conquises sur les Indiens. Sa mère Mildred est venue d'Angleterre comme «ranch wife» pour aider au peuplement de ces contrées difficiles. Ils créent un ranch après que John ait tenté, en vain, sa chance comme chercheur d'or dans le Klondike (On est en plein Western !).

Le Travail est dur, les hommes sont frustes et cherchent force et oubli dans l'alcool. C'était un monde de solitude indicible, un monde de difficulté et il se peut qu'aucune communauté humaine jamais n'ait été aussi primitive. Ils viennent de partout avec leurs modes de vie, leurs croyances multiples qui leur servent de tuteurs. Il est question de mennonites, d'huttérites, de mormons, d'adventistes du 7 jour, de méthodistes, de baptistes, de catholiques + quelques juifs, etc...

John et Mildred ont trois enfants dont Elisabeth et Paddon.

Midred très peu féminine, vrai bourreau de travail et méthodiste convaincue, élève ses enfants à la dure avec force principes contraignants dont le fait d'assister à de longs offices ponctués de longs cantiques (à l'image peut-être des plaines infinies de l'Alberta et du temps qui s'étire, s'étire). John est violent, particulièrement avec Paddon qu'il ne trouve sans doute pas assez viril. Il le bat presque avec sadisme.

Paddon, enfant particulièrement sensible, attiré par la musique, la lecture, souffre de la brutalité du monde qui l'entoure. Il vomit de dégoût quand son père l'emmène assister à un rodéo et l'idée qu'un Dieu «sentinelle de sa maman» l'observe en permanence le remplit à la fois de honte et de révolte. Son gros problème vient d'ailleurs de ce qu'il en vient à refuser l'idée même

de Dieu dans un milieu méthodiste pour qui l'observance stricte des rites et l'esprit missionnaire sont essentiels. Il est et il sera de plus en plus en opposition avec sa mère mais surtout avec sa sœur Elisabeth dont l'engagement religieux et quasi fanatique en Haïti est contraire à la liberté de conscience qu'il revendique pour chacun.

Il ne rêve que de quitter cet environnement et commence des études de philosophie à l'université. «Tu étais tellement fasciné par ton intelligence que tu avais du mal à comprendre à quoi servait le corps», C'est un pur intellectuel. C'est l'euphorie et une orgie de lectures qui le libèrent bien qu'il soit déçu par la fadeur des cours, leur immobilisme alors qu'il aspire à des discussions ouvertes. Il est obsédé par le temps «de quelle nature est le phénomène du temps» se demande-t-il ? Il pense en faire le sujet de sa thèse de doctorat en étudiant les différentes conceptions de ce «phénomène» à travers les âges, mais le sujet ambitieux, jugé sulfureux (attaque de st Augustin, du christianisme en général) est refusé par l'université très conservatrice et Paddon n'a pas su le défendre amoindri par la chaleur... et par une vulgaire diarrhée (effet papillon !) petites causes, grands effets... comme souvent...

Il se sent très seul quand il rencontre «une grande et agile suédoise» Karen «ménagère miraculeusement débrouillarde et économe» 166. C'est le coup de foudre, un bonheur possible... mais John son père meurt, Karen attend un enfant, il l'épouse et devient père à son tour. «2 coups de jiu-jitsu furent assénés à la nuque de tes rêves».

Son rêve d'écriture s'évanouit, il doit gagner sa vie comme simple professeur de lycée à Calgary. Il est coincé «il s'enlise dans le brouillard des besoins matériels». Il hait la vie qu'il mène mais n'a pas la force ni les moyens de la changer. C'est peut-être à ce moment-là pense Paula qu'il écrit le rêve dans lequel il aspire à écouter «le chant merveilleux de l'oiseau»... sa propre intelligence rêve qui le résume tout entier.

Il craque donne sa démission et tente de reprendre l'écriture de sa thèse mais l'inspiration ne vient pas. Il devient nerveux tout l'exaspère même la patience de Karen qu'il croit entendre murmurer «pour le meilleur et pour le pire»... s'efforcer à «rendre le bien pour le mal» mais «à la seule idée de cette bienveillance mortifère, ton esprit se transformait en une nappe de glace» imagine Laura. Son mal être est tel qu'il en vient à battre ses enfants comme le faisait son père. Il en a honte.

L'Enfer s'installe. Il refuse de reprendre son travail, la pauvreté empire du fait de la 2^{ème} guerre mondiale et d'épouvantables conditions météorologiques. Toutes ses tentatives pour reprendre l'écriture échouent il se sent «écrabouillé».

Et puis un jour «au cœur ténébreux et glacé d'un hiver qui semblait décidé à faire sombrer l'humanité une fois pour toutes... » C'est le coup de foudre! Il rencontre tout à fait par hasard Miranda «étoile filante» une métisse indienne lumineuse qui le ressuscite en lui faisant redécouvrir l'Amour, la poésie, la peinture, la musique. C'est une femme libérée, qui a souffert dans et avec son peuple, mais qui a choisi de vivre pleinement de tous ses sens, sans entraves quelles qu'elles soient. Laura en fait un très beau portrait.

Tout est douceur, accueil, laissé aller chez Miranda, dans la maison qu'elle a aménagée elle-même. Quand Laura évoque cette période le vocabulaire change. Il est enfin question de douce chaleur de gestes de tendresse, de rires, de beauté, de liberté «Tant que tu étais avec elle, tu avais un sentiment euphorisant d'immunité et d'impunité» alors que depuis l'enfance «tu t'étais toujours senti coupable». Tu l'aimais d'autant plus que tu t'aimais toi-même de savoir si bien l'aimer.

Miranda a grandi dans une réserve. Son père était un Blackfoot et sa mère le résultat d'un viol d'une Sarcis par un blanc. Elle lui révèle l'Histoire des indiens. Comment ils ont été peu à peu exclus de leurs terres par les anglais pour laisser passer le chemin de fer, comment ils ont été grugés, exclus de leurs croyances, de leurs coutumes par des missionnaires fanatiques arrogants, allant jusqu'à interdire l'usage de leur langue, exilant «en pension» leurs enfants etc... Elle raconte la mort horrible de son père piétiné par des blancs.

Ayant repris son équilibre et son métier d'enseignant il décide de raconter à ses élèves ce qui s'était passé en Alberta avec les Indiens «tu avais envie de faire, ce que tu avais besoin de faire, et enfin, pour une fois, ce que tu allais faire», cesser de se mettre des bâtons dans les roues... Dire haut la vérité:

Dénoncer la violence faite à la culture indienne (rôle du père Lacombe) et dénoncer aussi tous les ravages engendrés par toutes les colonisations à travers les siècles que ce soit pour des motifs idéologiques, religieux, stratégiques, économiques etc... mais c'est le tollé... et il abdique plus accablé de honte que jamais et sentant plus que jamais grandir en lui sa haine contre tout obscurantisme, dogmatisme, sectarisme.

Paddon mène alors une double vie heureuse dont bénéficie sans le savoir son ménage légitime car il cesse d'être brutal et de boire et reconnaît les mérites de Karen.

Après quelques années relativement heureuses, Miranda, atteinte d'une maladie neurologique voit ses facultés physiques et intellectuelles baisser. Il lui est de plus en plus difficile de s'adonner à la musique, la peinture. Paddon est terriblement affecté. Il est paniqué surtout à l'idée qu'elle ne puisse plus se souvenir de leur Amour. Alors qu'elle l'a révélé à lui-même physiquement et affectivement il a peur de la solitude qui l'attend.

Sa disparition est d'autant plus douloureuse qu'il apprend qu'elle s'est fait avorter ne voulant pas lui imposer un nouvel enfant et refaisant le geste fait par sa propre grand-mère qui plutôt que de voir ses nombreuses filles mourir les unes après les autres, les étouffait à la naissance.

Paddon pense au suicide... détruit tous les documents rassemblés pour sa thèse. Il admet qu'il n'aura jamais plus la force intellectuelle de la rédiger, il abandonne.

Mais la vie continue ses propres enfants deviennent parents. Leurs vies contrairement à la sienne sont mouvementées. Grâce à la manne du pétrole les conditions de vie matérielles de chacun s'améliorent, ils ont pour la plupart de bonnes situations. Sont-ils plus heureux pour cela...

Paddon a raté l'éducation de ses propres enfants. L'ainé ne lui adresse plus la parole. Ruthie sa fille aimée mène une vie décousue et Johnny le plus jeune, fragile, drogué, probablement homo a disparu (suicidé ?)

Il s'attache à ses petits-enfants suffisamment pour en souffrir quand ils s'éloignent. Il écrit des souvenirs, des états d'âme un peu en vrac, résigné à supporter Karen de plus en plus confite en dévotion et «allergique à toute forme de conversation sérieuse».

On pourrait dire qu'il meurt d'inanition intellectuelle.

La narratrice, Laura, va et vient dans ce récit interpellant Paddon et les autres protagonistes, se cherchant elle-même, faisant le bilan d'une vie en quelque sorte imposée, étrangère à l'individu, fruit du hasard, des circonstances bonnes ou mauvaises.

«Toi, tu étais 12 hommes différents dont aucun n'était celui que tu aspirais à être» conclut Laura au terme de sa patiente, affectueuse et lucide recherche. Elle a rempli la promesse faite à 9 ans non plus de rédiger «ton presque livre puis ton peut-être livre et finalement ton jamais livre» mais elle a cousu ensemble un patchwork dont dit elle «je voudrais qu'il te serve de linceul».

La boucle est bouclée mais à l'envers. Partie du récit imaginé de l'agonie de Paddon, Laura termine par celui de sa conception... tout à fait dans le style Nancy Huston sous le regard d'un Dieu distrait...

STYLE

Écriture très vivante, imagée, entraînant, dense, chaque mot, chaque phrase, chaque rythme de phrase a son importance. Nancy Huston s'affranchit de la ponctuation classique. Pas de véritables dialogues. La phrase souvent incantatoire englobe tout et détaille par le menu la pensée de chacun exprimée ou non d'où de longues phrases pleines d'arguments qui s'entrechoquent, qui passent du coq à l'âne au fil de la pensée de ceux qui s'expriment.

THEMES

Discussion

Nancy Huston n'écrit pas pour ne rien dire même quand il s'agit d'un roman:

Quelques Grands Sujets traversent le récit:

Le Temps (obsession de Paddon) se déroule inexorablement avec son cortège de désillusions, contraintes, le temps qui lamine tout et surtout que l'intelligence humaine n'arrive pas à appréhender. «Est-ce une chose concrète ou bien abstraite? Réelle ou imaginaire, universelle ou individuelle?»...

La Mémoire, «cette merveille... ce caractère indestructible du passé» qui seule peut arrêter le cours du temps, s'en jouer, le maltraiter, qui le réduit en une succession de présents que l'on

peut faire revivre, analyser dont on peut jouir mais aussi souffrir. Laura en ressuscitant son grand-père retrouve ses propres racines.

Asséchement de l'inspiration pour un écrivain.

Dénonciation de toute oppression de l'homme par l'homme

Nancy Huston, qui est une femme engagée, a toujours une idée derrière la tête quand elle écrit. Dans le Cantique des plaines, situé dans l'Alberta elle voulait très évidemment raconter l'histoire du peuple Indien et si Franky le fils aîné de Paddon épouse une Haïtienne c'est pour qu'Elisabeth puisse aller y exercer son double métier de soignante et d'évangéliste et qu'elle Nancy puisse dénoncer un fait presque similaire, l'ingérence d'étrangers voulant imposer leur culture et leurs croyances à des populations fragilisées.

La seconde guerre mondiale est évoquée ainsi que celle du Viet Nam.

Difficultés de communications entre les êtres.

Plus facile entre enfants et grands-parents etc...

CONSTANTES

Nancy Huston avoue: «Je suis profondément pessimiste... C'est malgré moi que j'éprouve un fort penchant pour les ténèbres alors qu'au fond, dans la vraie vie, je suis assez gaie...» Elle se dit assez contente de la vie qu'elle mène mais précise-t-elle «Cela ne veut pas dire que je suis heureuse. Le Bonheur, c'est autre chose».

Cet état d'esprit assez sombre se retrouve dans ses romans qui mettent en scène des êtres tourmentés psychologiquement, affectivement, souvent blessés dans l'enfance, dans des contextes difficiles: conflits, souvenirs et séquelles de conflits: Guerres mondiales, nazisme, guerre d'Algérie etc...

Beaucoup de femmes (Nancy Huston se revendique féministe mais avec lucidité) et des portraits d'hommes pas toujours flatteurs!

La composition de ses romans est souvent originale de même que leurs «points de vue».

Par exemple :

«Lignes de failles» est constitué de 4 récits d'enfants de 6 ans partant de 2004 pour remonter à 1945.

«Instrument des ténèbres» entrecroise 2 histoires de femmes l'une née en 1686 et l'autre en 1986

Dans «Dolce Agonia» Dieu lui-même omniscient, omniprésent assiste au dîner de Thanksgiving qui réunit une dizaine d'amis de plus ou moins longue date. Il sait tout d'eux, leur passé, leur présent, et surtout leur avenir et la façon dont ils vont mourir...

Dans «Une Adoration» un comédien de génie est mort. Nancy Huston convoque un tribunal présidé par le lecteur. Chacun prend la parole même les objets, les animaux, les morts.

* *

*